

LA TÊTE EN NOIR

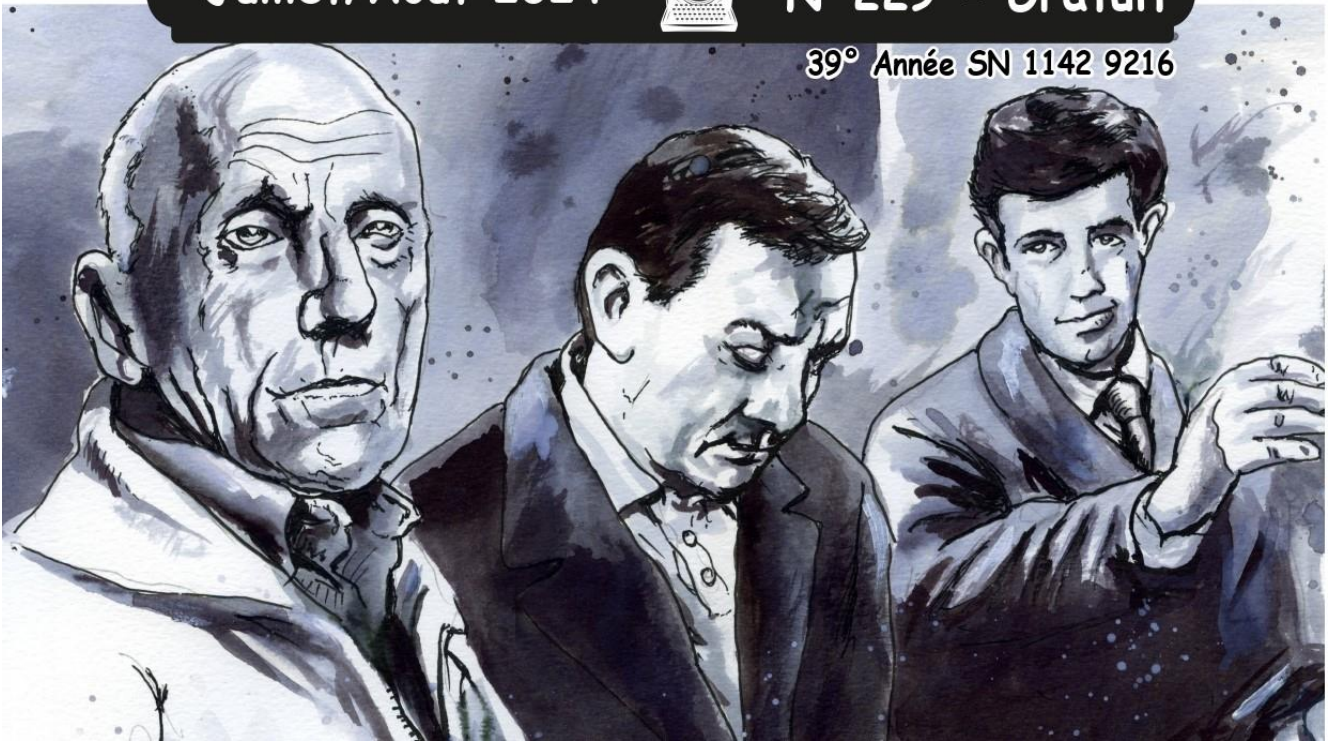


Juillet/Août 2024



N° 229 - Gratuit

39° Année SN 1142 9216



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Retour aux sources noires

Depuis trois ans, les éditions Gallimard refont vivre le fonds de la « Série noire », et semblent avoir trouvé un élégant format en semi-poche avec une jaquette illustrée d'une photographie qui vient se superposer sur une couverture mate qui reprend les codes de la glorieuse collection (qui avaient un peu plus que sensiblement disparu au passage en grand format). Ce numéro de *La Tête en noir* s'accompagne du supplément *La Tête dans le rétro* ; cet article pourrait donc faire redondance et j'aurais pu opter pour de la littérature policière contemporaine. Mais il peut être de bon ton de se replonger dans des textes, et si le but de *La Tête dans le rétro* est de redonner une envie de lecture *old school*, certains titres proposés sont assez difficilement trouvables. Il n'en est évidemment pas le cas ici. Suivant une piste explorée par « Belfond Vintage » (piste qui n'avait pas été abandonnée par Le Masque, qui vient cependant de lancer « Le Tour du monde en polars », ni par Rivages, qui nous offre les « Iconiques » de François Guérif, autres moyens de redynamiser le fonds), la « Série noire » a d'abord été voir du côté de Raf Vallet avec *Adieu poulet* et *Mort d'un pourri*. Les romans étaient un peu plus grands, leur prix un peu plus élevé, mais étaient déjà enrichis d'une préface. Raf Vallet, avec ces deux romans joliment transposés au cinéma, se mettait du côté des flics justiciers. Depuis ces deux titres, la charte graphique a évolué, et se sont réinsérés au catalogues deux romans de Raymond Chandler (*Le Grand sommeil* et *La Dame dans le lac*) et un roman de Joseph Bialot, pour les cent ans de sa naissance, le truculent *Salon du prêt-à-saigner*.

La dernière fournée de ce qu'il est convenu d'appeler « Les Classiques de la Série noire », propose un triptyque intéressant et révélateur avec le méconnu *Brouillard sur Mannheim*, de Bernhard Schlink et Walter Popp (qui n'est pas l'objet de cette chronique), le mythique *La Bête qui sommeille*, de Don Tracy et le très cinématographique *Classe tous risques*, de José Giovanni. Au contraire de Raf Vallet, **José Giovanni**, avec *Classe tous risques*, se campe derrière les voyous, les brigands, les gangsters, mais il ne les montre pas tant sous un axe romantique que plutôt réaliste. C'est ainsi que l'on va suivre la cavale d'Abel Davos depuis l'Italie où avec un camarade, sa femme et leurs deux enfants (en retrait pour ces derniers puisque dans l'âge de l'innocence), ils ont commis des braquages sanglants et peu rémunérateurs avant de tenter de retrouver la France où un coup du sort

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

CHUT SHOOT SHIT

Quand on parle de polar et d'humour c'est toujours compliqué. Il y a très longtemps, on avait des pépites absurdes comme les **Enquêtes de Loufocq Holmès de Cami**. Puis, ce furent les longues périodes du **San Antonio de Frédéric Dard** et de l'**Imogène de Charles Exbrayat** puis les traductions de **Carter Brown, Carl Hiaasen, de Ian Levison, Janet Evanovich, Donald E. Westlake/Richard Stark** et de rares français comme **Hélène de Monaghan**. Désormais on a la **Agatha Raisin de M.C Beaton** qui cartonne avec sa trentaine d'aventures pleines d'humour so british mais aussi, dans le domaine franco-phone, **Nadine Monfils, Franz Bartelt, Benoît Philippon, J.M. Erre, Sébastien Gendron, Sophie Henaff** ou **Hannelore Cayre** sans oublier, bien sûr, **Jacky Schwartzmann** qui est sans doute le champion du nom qui a le plus de consonnes par rapport aux voyelles.

Le problème, c'est que, si l'estampille s'avère vendeuse, l'humour est d'abord une affaire personnelle du lecteur. Tel livre fera sourire X mais ennuiera Y. Car il y a plusieurs humours : le noir, le vulgaire, le spirituel, l'intelligent... chacun se combinant avec les structurels humour de situation et humour de style. Résultat : l'humour est sans doute l'ingrédient le plus difficile à maintenir sur la longueur d'un roman. Et il faut de l'action, surtout dans le roman policier et donc, savoir combiner des actions avec une enquête « humoristique » révèle de la haute technologie ! Nous avons déjà parlé de Jacky Schwartzmann dans **la Tête en Noir** à propos de **Pension Complète** l'un de ses romans parus en poche au **Seuil/Policier** : une histoire déjantée de gigolo en rade dans un camping popu, voisinant en mobil home avec un serial killer très amical. Retrouvons notre auteur dans **Shit ! (Seuil puis Livre de Poche)**. Le narrateur, Thibault Morel est CPE (Conseiller Principal d'Éducation) dans un collège de Planoise, quartier très sensible de

Besançon car bourré de cités. Ce quartier existe. L'auteur mentionne dans ses remerciements qu'il l'a fréquenté. Comment Schartzmann va-t-il se sortir de cet ambitieux projet (presque) autobiographique avec le sujet explosif du trafic de drogue dans une cité nommée ? Ça commence bien avec **Enculés d'Albanais**, titre du chapitre 1. Thibault a la malchance d'habiter dans un appartement au premier étage d'un bloc (le rez-de-chaussée est muré) où il y a un « four » (point de deal) avec squat permanent dans la cage d'escalier, vérification de l'identité des habitants par Reda qui n'hésite pas à foutre des baffes au narrateur. Ce four est tenu par les frères Mehmeti qui, d'après le commissaire Martin (que Thibault connaît pour faire partie, avec lui, d'une commission sociale sur la cité) engrange au moins 5 000 € par jour. Au premier étage, en face de l'appartement de Thibault, les frères albanais squattent donc l'appartement en vis-à-vis avec une porte blindée et un guichet pour fourguer la came en échange du pognon des différents clients qui font la queue le long des marches. Tout fonctionne à merveille tandis que Thibault se prend des mandales et des vexations continues même au collège où un neveu des frères Mehmeti est scolarisé. Un soir, Thibault entend des hurlements, des cavalcades et « le staccato d'une kalachnikov » ce sont les frères qui se sont fait descendre par un grand black en vrac dans l'escalier. Il est mort, tout comme Elvis Mehmeti dont « la tête est dorénavant en deux dimensions, étalée façon pizza quatre-fromages sur la porte blindée restée ouverte ». Mme Ramla, la voisine du dessus, vient rejoindre notre héros. Dans la salle de bain de l'appartement vide, ils trouvent Halim Mehmeti expirant. « Lui dire quelque chose ? Quoi ? Que ça va aller ? Il sait très bien que non. » Derrière le cadavre, les deux témoins voient que la baignoire a été déplacée avec son coffrage en carrelage non fixé au sol, découvrant un trou et une échelle s'enfonçant dans l'appartement muré du dessous. Et là, découverte de la planque des frangins : des liasses et des liasses de billets, des kilos et des kilos de blocs de cannabis !

Schwartzmann se montre ici très percutant car il traite d'un sujet ô combien chaud bouillant : le trafic de drogue dans les cités, la guerre pour tenir les fours, les victimes et les assassins de plus en plus jeunes, l'économie souterraine de ce trafic (les sommes citées donnent le tournis) et surtout les répercussions sur toute la popula-





tion. Mais Schwartzmann agrandit son discours par une prise de position vis-à-vis de l'aliénation des familles et leur pauvreté. L'avenir est bouché pour les enfants condamnés par l'éducation et la cité. Ils n'ont pas l'ambition de montrer leurs compétences. Schwartzmann, en bon pédagogue, met en scène la petite Dounia, brillante élève que Thibault verrait bien en études de médecine mais... « Elle se pense destinée à devenir vendeuse dans une boutique de fringues ou de smartphones (...) Quant aux fonctions que l'État propose, on privilégiera, là encore le low cost. Aide-soignante, donc. »

L'humour dans ce roman est bien présent par l'allant du style. Et le comique des situations est présent aussi par l'engrenage de la « délinquance sociale » du héros et de sa voisine qui décident d'aider des familles nécessiteuses. Par-dessus tout ça, il y a un nappage qui dépasse l'intrigue même : un discours militant mais bienveillant voire feel good. Pourtant Schwartzmann, toujours taquin, garde des atouts dans sa manche pour dynamiser son intrigue : une fois l'argent des Mehmeti dépensé, quoi faire de leur réserve de shit ? La vendre bien sûr ! Mais comment la vendre sans se faire prendre ? Remonter le four, bien sûr ! Et comment poursuivre ces aides nécessaires aux familles avec enfants du quartier quand tout est vendu et qu'on a plus de shit ? Acheter 400 kg de résine de cannabis directement au Maroc, bien sûr !... Schwartzmann a blindé sa doc par immersion. Un pamphlet ? Un conte à dormir debout ? Une démonstration par l'absurde ? Tout cela, sans doute pour cet étonnant roman politique très percutant.

Michel AMELIN

Jacky Schwartzmann : Shit ! (Prix Le Point du polar européen 2023), Seuil, 2023 (320 pages - 19,50 €). Réédition : **2024, Livre de Poche, 2024** (336 pages - 8,70 €)

Suite de la page 1

aura raison de la femme de Davos et de son associé. Mais ce qui est intéressant dans ce roman, c'est de côtoyer le monde des brigands et de les confronter au sacro-saint code de l'honneur. Davos à une époque a beaucoup fait pour des gangsters parisiens. Mais ces derniers se sont en quelque sorte rangés des voitures, et ont rechigné à aller lui porter secours dans le sud de la France. Seul un jeune idéaliste, Éric Stark, accepte d'aller le chercher et de le ramener. Entre les deux hommes naît une amitié profonde. Mais Eric est un novice qui n'a pas encore de sang sur les mains, et Davos, quelque part, souhaite épargner la même trajectoire que la sienne à son nouvel ami. Le charme de José Giovanni, outre son style qui parfois dans sa façon de dépeindre les lieux est joliment poétique, c'est son approche psychologique des personnages, de leurs rapports. Il mêle également des sous-intrigues romantiques. Surtout, il offre une fin à double-tranchant (c'est-à-dire à la fois obscure et lumineuse).

Pas de fin lumineuse pour **La Bête qui sommeille**, de **Don Tracy**. Lui nous offre le récit de Mallsbury Crossing, une petite ville côtière du Sud qui se met en ébullition après le meurtre d'une Blanche par un Nègre (le terme est volontairement choisi pour cette chronique). Et peu importe que la Blanche soit une prostituée avinée qui déperissait, puisque le coupable est noir. Peu importe que ce coupable, Jim Young, ait acheté un gallon d'alcool qui a réveillé en lui la bête qui peut-être sommeillait. Car son acte a réveillé une autre bête, plus collective, celle d'une population qui se transforme en meute sauvage et qui va hurler à la mort à la vue d'un lynchage qui émeut encore plus par sa cruauté. Don Tracy raconte un terrible fait divers. Il pose ses personnages. Tous avec leur lot de couardise. Un shérif qui veut être réélu, des marins qui veulent montrer leurs muscles, un communiste avec ses grands airs qui finira par se replier, un ami d'enfance du futur lynché qui ne tentera pas de sauver celui qui l'a sauvé par le passé, un journaliste trop heureux de sortir vivant de ce guêpier pour se soucier du sort du Nègre. Passés ces parallèles, il reste les ressorts de la violence collective crûment explorés et narrés. Du roman noir pur jus.

La suite de la collection est attendue avec une certaine impatience !

Julien Védrenne

Classe tous risques, de **José Giovanni**. Gallimard, « **Série noire classique** ». 2024 (266 pages – 12.00 €.)

La Bête qui sommeille, de **Don Tracy** (traduit de l'américain par Marcel Duhamel et Jacques-Laurent Bost révisée par Michaël Belano). Gallimard, « **Série noire classique** ». 2024 (218 pages – 12.00 €.)

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

LE POULPE - LE RETOUR

Moby Dick éditeur relance la série avec "la Fille du Poulpe" dont le parrain n'est autre que Jean-Bernard Pouy. « *La fille du Poulpe est altermondialiste et écologiste, du moins une écologie raisonnée et non forcée. Elle s'appelle Gabriella et défend le droit à l'égalité pour les femmes. C'est au travers de ses actes et de ses oppositions au quotidien que l'on pourra voir son engagement dans la vie. La fille du Poulpe n'est pas contre tout mais lutte féroce contre ses opposants.* »



La série la **Fille du Poulpe** déboule avec 2 titres : **Faut pas prendre les enfants de la rue pour des connards sauvages**, de **Maryssa Rachel** et **Les Cols des Amériques**, de **Thomas Cantaloube** qui envoie Gabriella en Lozère pour découvrir le meurtrier d'un journaliste chilien et qui devra affronter

les fachos locaux. Pas de doute, l'esprit de la série est bien respecté !

En octobre, **Jean-Bernard Pouy** himself nous réglera avec **Les deux font la Paire** accompagné par **Dominique Sylvain** avec **Des clics et des claques**.

A noter que la série du Poulpe original reprend en octobre avec un titre de **Bruce Mayence** : **La Belge et la bête**.

Enfin pour ceux qui ont loupé les premiers épisodes, 3 rééditions du Poulpe sont en librairies : **La petite écuyère a café**, de **Jean-Bernard Pouy**, **Un trou dans la zone**, de **Franck Pavloff** et **La bonne a tout fait**, de **Franz Bartelt**



contact

On le retrouve en 1962, en professeur d'anglais raté, romancier sans éditeur et saisonnier sur les routes. Le train le dépose à Trinidad (Colorado), où il devient ouvrier dans une ferme tenue par un brave couple qui le prend sous son aile. Il y fait la

connaissance de Jo Anne, une solide jeune fille doublée d'une artiste dont il tombe éperdument amoureux. Sauf qu'elle est sous la coupe d'un de ses professeurs et convoitée par le fils débile d'un notable très puissant. L'atmosphère devient vite irrespirable pour Aaron qui, confronté à la violence et au harcèlement, voit resurgir ses vieux démons liés à la guerre de Corée. Sans oublier le policier local qui traque un hypothétique tueur en série et le trafic de drogue qui inonde le coin. Rongé jusqu'à la folie par un terrible souvenir de guerre, perturbé par des visions cauchemardesques, Aaron essaie de dissocier le rêve d'une réalité encore bien plus traumatisante qu'imaginée. Créateur de la célèbre série des Dave Robicheaux, James Lee Burke sort de sa zone de confort pour nous livrer une sombre et quasi mystique histoire sur laquelle plane l'ombre angoissante de la mort et de la folie. (270 pages - 22 €)

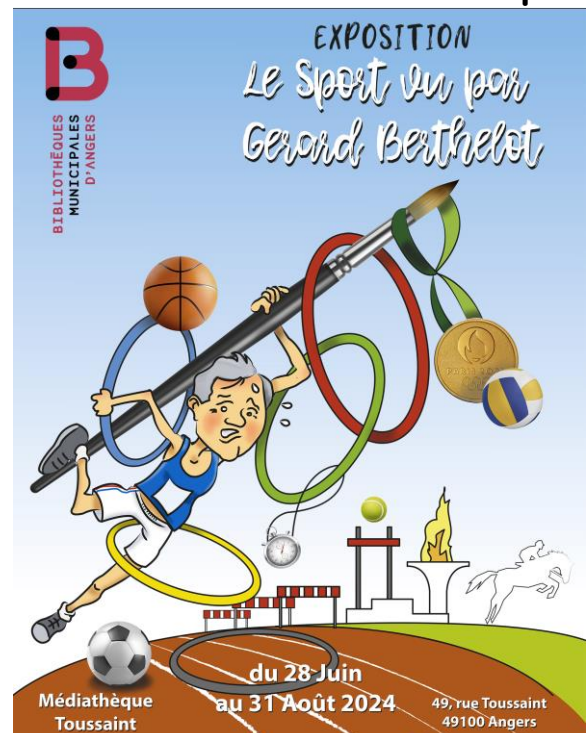
ANGERS - Eté 2024

Médiathèque Toussaint

Exposition de dessins de

Gérard Berthelot

70 cadres avec des planches BD, des illustrations diverses et des pubs



Jean-Paul Guéry

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Coup double pour Nicolas Dumontheuil chez Futuropolis

Après une première – et très réussie – adaptation de *La Forêt des renards pendus*, Nicolas Dumontheuil s'attaque à un autre roman de Arto Paasilinna: *Le Meunier hurlant*. Futuropolis en profite pour rééditer *Qui a tué l'idiote ?*, qui avait valu à son auteur le prix du meilleur album au festival 1997 d'Angoulême

« Bonjour docteur. C'est pour une consultation. Je suis fou. »

Et le docteur de faire entrer patient dans son cabinet, une pièce grouillant d'animaux empaillés. Des trophées de chasse dont le carabin est assez fier. Mais là n'est pas l'objet de la consultation :

- Alors notre meunier est fou ? C'est pour ça que tu viens ? Je ne crois pas beaucoup me tromper en disant que tu es neurasthénique.

- Il y a des pilules pour ça ? Si ça pouvait calmer les villageois...

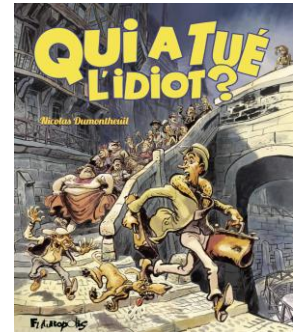
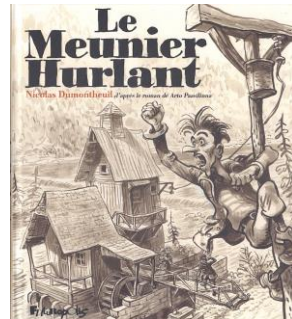
- Les villageois n'ont pas besoin de pilules. Pourquoi cries-tu au juste ?

- Je ne sais pas, ça sort tout seul. Automatiquement. »

Voilà donc où en est Agnar Huttunen, quelques temps après avoir repris un moulin abandonné près du petit village de Oulu, en Laponie finlandaise. Une reprise qui surprend les autochtones, d'abord curieux de savoir qui est ce grand échalas un peu bizarre qui a réussi à remettre le moulin en marche. Une curiosité qui va vite céder à la panique, puis à la vindicte quand ils vont découvrir qu'il passe son temps à hurler à tout moment et à imiter bon nombre d'animaux sauvages. Seule la douce conseillère horticole Sanelma Kayramo semble faire preuve d'empathie. Mais Agnar se retrouve vite persécuté par les villageois qui n'ont qu'un but : le faire enfermer...

On retrouve avec cette nouvelle adaptation de Paasilinna, tout le talent de Nicolas Dumontheuil pour mettre en scène les contrées lointaines de la Finlande de l'immédiate après seconde guerre mondiale et surtout, ce don pour mettre en scène toute une galerie de personnages tous aussi pleutres, rapaces, craintifs, jaloux, avides ... les uns que les autres. Les silhouettes et trognes de tout ce petit monde sont extraordinaires, et au premier chef le meunier lui-même qui avec ses allures de coq échevelé a tout à fait le physique de sa personnalité excentrique. L'intrigue suit celle du roman, pleine de péripéties étonnantes, et on suit avec une délectation légèrement angoissée – et une certaine tendresse – le destin d'Agnar le pas-comme-les-autres. La couverture

de cet album est elle aussi vraiment réussie : elle résume à elle toute seule l'état d'esprit libertaire du « héros ».



Et c'est sous une nouvelle couverture que Futuropolis ressort en parallèle *Qui a tué l'idiote ?*, seconde réédition après celle de 2010. Et là encore il est question d'un petit village et d'habitants un peu étranges. Sauf que nous voici cette fois directement immergé dans un endroit classé comme « site national vivant du crime »... Pourquoi ? Parce qu'en six ans, le quart de la population est déjà tombé sous les coups d'un mystérieux et insaisissable assassin laissant pour toute trace des poèmes sur ses victimes. Et que les autorités ont renoncé à chercher le coupable. C'est donc dans ce bourg en plein psychodrame permanent et en prime touché par une maladie bizarre, la remordingue, qu'arrive, en 1906, Lucien Lurette, acteur raté. Et le pauvre Lucien de faire connaissance avec une belle brochette de farfelus : un colporteur de rumeurs retors, un concierge d'église malin et observateur, une tenancière d'hôtel gargantuesque, un curé boudeur gardant le lit car déçu par ses ouailles, ... et un comte local conduisant fièrement à la fois son automobile et les affaires du village, comme bon lui semble... Cet album est fascinant, tant par son intrigue aux frontières du surréalisme que par les planches splendides de Dumontheuil qui plongent le lecteur dans des ambiances inquiétantes ... et drôles à la fois. Une réédition vraiment bienvenue !

Fred Prilleux

Le Meunier hurlant. Scénario et dessin **Nicolas Dumontheuil**, d'après le roman de **Arto Paasilinna** – **Futuropolis**. 152 pages couleurs – 24 € -

Qui a tué l'idiote ? Scénario et dessin **Nicolas Dumontheuil** – **Futuropolis**. 94 pages couleurs - 21 €

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Petite sélection de livres de poche

Petites filles perdues, d'Angela Marsons. **Pocket.** L'enlèvement de deux fillettes dans une petite bourgade proche de Birmingham rappelle immédiatement le drame similaire survenu treize mois plus tôt avec, pour terrible dénouement, une seule gamine libérée et aucune arrestation. Et comme précédemment, le kidnappeur fixe ses ignobles conditions : seule la famille offrant la plus grosse rançon reverra sa fille. Dans ce climat mortifère qui casse les codes habituels et transforme les amis en concurrents, l'inspectrice Kim Stone doit à la fois souder son équipe, raser ses supérieurs et donner des gages aux familles. Mais pour cette ancienne gosse des services sociaux au passé douloureux, rien n'est vraiment simple et chaque fausse piste retarde l'épilogue. Et le temps presse car les mêmes sont entre les mains de deux ravisseurs complètement dingues. Sur la base de cette excellente intrigue criminelle, Angela Marsons signe un suspense haletant conduit avec rigueur par son personnage principal au charisme impressionnant. (512 pages – 9.50 €)



Sans passé, d'Alafair Burke. **Le livre de poche** Amnésique depuis un accident dans le New Jersey avec une voiture volée, la jeune femme s'était reconstruite autour d'une nouvelle identité, Hope Miller, soutenue par son amie l'avocate

Lindsay Kelly. Quinze ans plus tard, elle disparaît brutalement et sur les lieux on découvre une tache de sang dont l'ADN a déjà été identifié lors d'une enquête sur les crimes d'un tueur en série vingt-trois ans plus tôt. Pour Lindsay, il est évident que le passé de Hope vient de refaire surface et elle va devoir remuer plusieurs affaires nauséabondes pour tenter de retrouver puis d'innocenter son amie. L'intrigue est touffue mais très originale et le talent de narratrice de l'américaine Alafair Burke fait des merveilles

(384 pages – 9.20 €)

D'origine inconnue, de Linwood Barclay. **J'ai Lu.** Apprenant qu'il est atteint d'une maladie dégénérative incurable et génétiquement transmissible, le millionnaire Miles Cookson comprend immédiatement que les enfants nés de ses très anciens dons de sperme sont potentiellement en danger. Fort de ses relations, il parvient à passer le filtre des secrets médicaux et identifie cette improbable progéniture qu'il souhaite coucher sur son testament. Sauf que les pauvres descendants disparaissent les uns après les autres, probablement victimes d'une branche familiale qui refuse d'être spoliée. Aidée de la délurée Chloé, une de ses filles encore en vie, Cookson essaie désespérément de sauver les derniers survivants. Il n' imagine même pas à quel point les dés sont pipés. Les sombres intrigues criminelles se télescopent selon un ballet diabolique réglé au millimètre par un Linwood Barclay au mieux de sa forme ! (544 pages – 8.90 €)

Pasó por aquí, d'Eugène Manlove Rhodes. **Actes Sud.** Nouveau Mexique (USA), fin du XIXe siècle. Coupable d'un hold-up singulier et sans violence, Ross McEwen doit fuir dans les montagnes arides du coin pour échapper aux milices et aux chasseurs de primes lancés à sa poursuite. Obligé de suivre des chemins de traverses, Ross épuise son vaillant petit cheval qu'il « échange » contre un plus frais. Tenaillé par la faim, la soif et la fatigue, il trouve refuge dans un ranch isolé dont tous les membres sont touchés par la diphtérie. Il abandonne la fuite pour tenter de sauver les malades. C'est là que le shérif Pat Garrett le trouve. Publié en 1926, ce western humaniste d'un styliste méconnu nous fait chevaucher en compagnie d'un hors-la-loi facétieux et poète (120 pages – 14.80 €)

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

POUDRE D'OR ET PORTUGAL

Kintsugi, de David Coulon. Affit éditions. David Coulon est un habitué du festival imaJn'ère, et c'est toujours un grand plaisir de passer un moment avec lui. En revanche, et comme pour les romans de Jérémy Bouquin que j'aime beaucoup aussi, après quelques tentatives je me suis refusé à les lire. La noirceur de leurs œuvres fait que je mets plusieurs... heures à m'en remettre. Notant sur la table du libraire la couverture de Kintsugi magnifiquement illustrée par Florent Maudoux, je retournais à la table de David en lui faisant part de ma réticence à relire un de ses romans. David m'a convaincu que ce roman était beaucoup plus soft... (Bâtard !). Le Kintsugi est un « art » japonais destiné à réparer, par exemple un contenant de porcelaine brisé à l'aide d'une laque additionnée de poudre d'or qui donnerait au contenant une nouvelle vie. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un ustensile de vaisselle dans le roman mais de Marie qui vient d'apprendre que son mari et sa petite fille ont été victime d'un accident de la route à la suite de la perte de contrôle du véhicule d'un camionneur libidineux. La douleur de l'héroïne est magnifiquement rendue (je n'ai pleuré que deux fois !) : le vase de sa vie est brisé. Le mari est mort sur le coup et sa petite fille est en état de mort cérébrale. Le médecin lui refuse de voir les corps et lui fait signer avec une froideur polaire l'autorisation de don d'organes. Au travers des étapes du deuil nous allons suivre Marie dans ses errances de sa reconstruction. Quelques personnages secondaires de choix : une belle-mère marâtre vénale, deux amies délurées, une famille qui vit en zone Seveso et un policier un peu limite. Inutile de dire que tout ne va pas se passer de manière « académique » et nous suivrons, haletants, le difficile chemin de Marie vers une fin apaisée. (19.90€)

Château de cartes, de Miguel Szymanski. J'ai lu. Un très beau roman policier se déroulant au Portugal, pays latin agité par les escroqueries financières et la corruption. Le mépris économique affiché par les pays « du nord », Allemagne en tête pèse sur le Portugal avec les effets secondaires catastrophiques dont nous avons pu voir les conséquences en Grèce il y a quelques années. Pas de panique, Miguel ne nous donne pas de leçon financière, juste quelques points nécessaires à la compréhension du roman, distillés de manière ludique et teintés d'humour. Marcelo Silva quitte son poste de

journaliste spécialisé dans la finance pour prendre la tête d'une unité spéciale de la police financière à Lisbonne soutenu par la justice portugaise afin



de mettre fin à des agissements honteux et qui ont plongé le pays dans une crise sans précédent (les années 2010 à mon avis). Le retour à Lisbonne est plein d'une amère nostalgie. Sous la pression d'européens fortunés qui cherchent le soleil et la douceur de la vie lisboète l'immobilier a flambé, chassant les autochtones et le folklore urbain s'effondre (ce qui n'est pas sans nous rappeler quelque-chose). Une grande banque du pays joue au jeu dangereux de la pyramide de Ponzi, assistée du pouvoir des lobbies sur les agences de presse au travers des boîtes de communication et des banques dont la devise est « *Narratio argentea, silentium aureum est* ». Tout est donc en place pour le drame quand Antonio Carmona, directeur de cette grande banque se fait enlever. Marcelo se trouve donc dans la tourmente des milieux bancaires, politiques et maffieux et va devoir mettre sur la table tout son réseau et son intelligence pour retrouver ce Madoff de bas étages, qui ne l'oublions pas a coûté des centaines de milliards à nos économies européennes lors de la fameuse crise des subprimes. Un excellent roman rondement mené et un héros que l'on retrouvera avec grand plaisir. (8.50€)

Jean-Hugues Villacampa



**Coopérative
au service
des Savoirs**

7 rue de Vaucanson -
Angers -
Tel 02.41.21.14.60

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Rat Island, de Jo Nesbø. Gallimard (Série Noire). « *Rat Island* » qui donne son nom à ce recueil de nouvelles du norvégien Jo Nesbø est un long récit, presque un roman, sur la sauvagerie qui guette l'homme en absence d'autorité et de règles établies. Dans un futur proche, une pandémie a provoqué l'effondrement de l'économie et un délitement complet de l'organisation sociale censée préserver tous les citoyens. La loi du plus fort s'est imposée et les gangs armés ont mis la ville à feu et à sang. Une nuit, la famille de Will est brutalement agressée, sa femme violée et sa fille enlevée. Will connaît le kidnappeur et va tout mettre en œuvre pour sauver sa fille au risque de perdre son âme et de basculer dans la

De la jalousie, de Jo Nesbø. Folio Gallimard. Dans ce précédent recueil de nouvelles, on découvre un auteur délicat, surprenant et léger qui nous propose sept variations sur le thème puissant de la jalousie. Et si ce sentiment indubitablement associé à l'amour peut générer des envies de meurtre, il peut également pousser au suicide. Dans le jubilatoire mini roman intitulé *Phthonos*, Jo Nesbø réinvente le trio amoureux mais avec deux frères jumeaux homozygotes dont l'affrontement sera sans merci. Et si l'inspecteur chargé de l'enquête est si performant, c'est peut-être qu'il a côtoyé lui aussi ce sentiment destructeur. A déguster ! (336 pages – 9.40 €)

Hollywood s'en va en guerre, d'Olivier Barde-Cabuçon. Gallimard (Folio) . 1941. Alors que le conflit fait rage en Europe, le mouvement American First soutenu par Charles Lindbergh, encourage les pacifistes, les petits fascistes en herbe et les antisémites à s'opposer à l'entrée en guerre des Etats-Unis. Pour préparer l'opinion publique à cette échéance, les autorités incitent Hollywood à tourner un film antinazis avec la participation de la star Lala. Hélas, la jeune vedette est victime d'un chantage politiquement contre-productif. Engagée pour protéger l'actrice, la détective privée Vicky Mallone devra faire preuve de pugnacité et trouvera du soutien auprès d'un vieil agent du FBI et de l'excentrique poivrot Errol Flynn. Un bon vieux polar à l'ancienne abordant un sujet sérieux, avec une héroïne impertinente et cynique à souhait, des dialogues au cordeau, un humour cinglant, des situations cocasses et plein de détails sur le monde « merveilleux » d'Hollywood. (416 pages – 8.90 €)

Le radeau des étoiles d'Andrew J. Graff. Gallmeister (Totem). Pour protéger son copain Bread menacé par son propre père, Fish, dix ans, tire une balle en pleine tête de l'ivrogne violent et les deux gosses prennent la fuite dans la forêt proche. Ils ambitionnent de construire un radeau et de descendre la rivière qui traverse la forêt mais il y a loin du rêve à la réalité. Le shérif local se lance sur la trace des fugitifs tandis que la mère de Fish accompagnée de l'amie du shérif s'embarquent sur un canoé et affrontent la rivière. Pour chaque tandem, c'est une vraie course contre la montre qui mobilise tous leurs efforts, oubliant la peur pour mieux se dépasser. Ce formidable roman d'aventure se révèle aussi une émouvante ode à l'amitié et à la solidarité. (352 pages - 10.90 €)



barbarie. « *La déchiquteuse* » nous projette en 2120 après une guerre et en pleine pandémie sans remède. Jason, un chercheur, invente l'immortalité. Mais il a immédiatement conscience des aspects négatifs de sa découverte et, refusant de livrer la formule, il s'expose aux pires menaces de son employeur.

La lutte entre les forces du mal et du bien imprègne les cinq nouvelles du plus habile romancier scandinave actuel qui n'hésite pas à convoquer l'irrationnel et le fantastique. Les difficiles relations père-fils et la subtile alchimie du couple ou de l'amitié sont particulièrement mises en exergue. (440 pages – 21 €)

Jean-Paul Guéry

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

L'enclave, de Benoît Vitkine. Les Arènes, janvier 2024.

Ilya Kireev dit « le Gris », 18 ans, quitte la prison après 6 mois de détention. Enfin libre, une nouvelle vie s'offre à lui. Mais nous sommes en août 1991 et l'URSS est en train de s'effondrer comme un château de carte, le régime communiste vole en éclats et ses activités sont déclarées illégales, un putsch de nostalgiques du Parti vient même d'échouer à Moscou.

C'est dans ce contexte historique à l'avenir hautement inflammable, totalement incontrôlable et très violent, où tout peut basculer dans le pire, que le Gris décide de retourner voir sa mère dans sa ville natale de Sovietsk et en profiter pour retrouver son amoureuse par la même occasion. Toutefois, Le Vieux, un détenu important dans la hiérarchie criminelle de la prison, lui confie une mission. Il devra passer par Kaliningrad voir des amis à lui et simplement leur donner la bénédiction du Vieux. Ce que le Gris ne sait pas c'est que durant son séjour en prison, Kaliningrad, ex-Königsberg patrie de Kant, est devenue un oblast russe, une enclave coincée entre la Pologne et la Lituanie devenue libre et autonome comme l'ensemble des pays baltes.

Durant son périple, le Gris va rencontrer toutes sortes de personnages qui essaient de s'adapter à cette liberté inattendue dans la plus grande confusion, sans préparation, et sans contrôle désormais. Pris dans ce maelström chacun est libre de jouer sa partition pour en tirer le maximum de profit : un dirigeant de kolkhose qui se voit déjà en chef d'entreprise ultralibéral, des enfants errants et menaçants qui sont prêts à tout pour survivre et font régner la terreur, des groupes mafieux qui se forment, des soldats qui vendent leurs armes, leur uniforme et même leurs médailles, la police qui est en roue libre et se paye sur la bête ... l'alcool, la misère et la corruption sont partout. L'argent passe de main en main et c'est le plus fort qui remporte la mise. Tout au long de son cheminement initiatique, le Gris va affronter escrocs et arnaqueurs en tout genre, et lui qui n'est ni tout blanc ni tout noir, va aussi voler, dépouiller et trahir pour garder intact son désir de liberté auquel il tient plus que tout. La liberté est aussi à ce prix.

Aux frontières du noir, L'enclave est le récit de l'Union soviétique qui se délite entraînant dans sa chute tout un peuple qui ne sait plus croire en un avenir radieux et dont les certitudes commu-



nistes de fraternité, d'internationalisme, de grandeur du pays et de son drapeau rouge s'écroulent du jour au lendemain alors que les jeunes, eux, « ont appris à ne croire en rien »...

Après *Donbass* et *Les Loups*, les deux premiers romans très remarquables parus également aux Editions des Arènes qui nous avaient éclairés sur la situation actuelle en l'Ukraine, [Benoît Vitkine](#), correspondant français du Monde à Moscou, grâce à ce nouveau roman et son personnage le Gris nous permet de mieux comprendre avec une belle justesse de ton jamais didactique, le pourquoi d'un Poutine actuellement au pouvoir en Russie.

Alain Regnault



SavoirsPlus

EST UNE SCOP

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers –

Tel 02.41.21.14.60 et

<https://aide.savoirsplus.fr/>

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Petit tour du côté du polar hispanophone.

On commence avec une belle découverte chez **Métaillé**, *La casse* de l'argentine **Eugenia Almeida**.

Deux jeunes cons, bourrés, tuent quelqu'un. Et sans demander conseil, un truand les descend, avec l'intention de rappeler qui est le patron du coin, à savoir Durruti qui contrôle la casse. Mais Durruti n'était pas d'accord, il trouve que ça attire l'attention. Tout cela résumé en un dialogue de quelques pages dans le premier chapitre. Et il a raison, à partir de là tout dérape. Malgré Landro, flic haut placé qui travaille main dans la main avec Durruti. Malgré le ministre qui trempe dans ces affaires, malgré ...

Il faut faire un petit effort pour rentrer dans le bouquin. Le début est quasiment uniquement construit autour de dialogues qui peuvent paraître décousus. Mais petit à petit, la cohérence de l'ensemble commence à apparaître, et on est de plus en plus accroché. Et quand tout part complètement en sucette on ne le lâche plus. Le tableau qui en résulte est effrayant. On ne sait pas exactement où on est, sans doute dans un quartier en périphérie de Buenos Aires. Ce qui frappe c'est la violence et un système de corruption généralisé, du plus simple flic au ministre, sans épargner aucune strate entre les deux. Et malheur à qui voudrait s'y opposer. Pas un roman aimable, ni un roman facile, mais un roman fort.

Place ensuite à un auteur bien connu en France, le plus espagnol des argentins, **Carlos Salem** qui revient avec *Ceux qui méritent de mourir*.

Un banquier, impliqué dans des magouilles mais qui n'a jamais été condamné est assassiné. On le retrouve le visage enveloppé dans du film alimentaire et sur sa poitrine une carte avec ces mots « Mon nom est Personne ». Le gouvernement qui veut éviter toute publicité à l'affaire, mais qui veut également se couvrir, va rappeler un ancien super flic, Severo Justo, incorruptible et donc gênant qui avait été envoyé au placard à Bruxelles. Il aura carte blanche pour recruter une brigade spéciale. Et il fera un excellent fusible. Bien entendu les morts vont s'accumuler alors que Severo monte son équipe.

Comme on le voit, dans le résumé c'est du super classique. Mais ça reste du Carlos Salem. Severo Justo a été curé, avant de se marier. Il considère que sa vie s'est arrêtée quand sa femme et sa fille ont été tuées par un chauffard. Il va employer une psy aux personnalités multiples, une par spécialisation, plus une dernière que l'on va dé-



contact

couvrir, qui se causent régulièrement entre elles. Un flic à l'ancienne, spécialiste des bourre-pif, un autre qui n'aime rien tant que faire le beau devant les caméras, et je vous laisse découvrir l'indispensable hacker, sans lequel on ne peut plus faire avoir une équipe de flics anti serial killer qui se respecte. Tous les clichés sont donc réunis. Ils sont juste tous détournés à la sauce Salem. Qui une fois de plus fait preuve d'une maîtrise incroyable dans l'art de mettre en scène des personnages ahurissants, d'aller au bout de ce qui ailleurs pourrait être du grand n'importe quoi, tout en construisant une histoire parfaitement cohérente et une intrigue extrêmement rigoureuse. L'excès en toute rigueur, sa marque de fabrique. Associé, mine de rien, à un regard sans pitié sur notre société, associé à une grande tendresse pour ses personnages. La bonne nouvelle est qu'une suite semble envisagée.

Jean-Marc Laherrère

Eugenia Almeida / La casse, (Desarmadero, 2022), Métaillé (Noir), 2024, traduit de l'espagnol (Argentine) par Lise Belperron.

Carlos Salem / Ceux qui méritent de mourir, (Los que merecen morir, 2021), Actes Sud (Actes noir), 2024, traduit de l'espagnol par Judith Vernant.

ANCIENS NUMEROS



Il reste environ 175 anciens numéros (à partir du N°13) plus une cinquantaine de hors-séries. Le lot est vendu 10 € + 15 € de frais de port, **soit 25 €**. **Chèque à l'ordre de J-P Guéry à La Tête en Noir - 3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS**

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

***Le consulat polonais*, de Maurice Joyeux, Calmann-Lévy, 1957**

Ouvrons le *Maitron*, dictionnaire biographique du mouvement ouvrier... Dans la notice qui lui est consacrée, rédigée par Jean Maitron et revue par Sylvain Boulouque et Rolf Dupuy, on apprend que Maurice Joyeux est né en 1910. Il fait l'expérience de la correctionnelle dès 14 ans, pour avoir cassé une côte au patron qui voulait lever la main sur lui. Touché par la campagne de soutien à Sacco et Vanzetti, il se rapproche des mouvements anarchistes, adhère à la CGTU, fait son service militaire (non sans tâter d'un an de prison pour altercation avec son supérieur) et de retour à Paris, fréquente les comités de chômeurs. Nous sommes alors au tout début des années 1930. La crise de 1929 est passée par là et la misère est terrible. Joyeux est arrêté une nouvelle fois « le 16 février 1933 suite à l'occupation et au saccage du consulat polonais à Levallois-Perret (Seine) pour protester contre la mort d'un ouvrier polonais dans un baraquement où des rats lui avaient mangé la moitié d'un bras ». Il fera trois mois de prison. S'en suivra le riche déroulé de la vie d'un véritable insoumis, militant anarchiste, syndicaliste à FO et membre clé de la Fédération anarchiste, cheville ouvrière de la reconstitution de celle-ci après la crise interne de 1953, et de la création de son nouvel organe, *Le Monde libertaire*. Maurice Joyeux fera encore de la geôle pour ses écrits, ses actions militantes, il participera à la fondation de la CNT-F, tiendra une célèbre librairie dans le XVIIIe, le Château des brouillards, ... Une existence bien remplie qui s'achève en 1991. Il fut « l'ami d'André Breton, Albert Camus, de Michel Ragon, des frères Prévert, de George Brassens et de Léo Ferré, entre autres ».

Mais Joyeux était aussi romancier et *Le consulat polonais*, publié en 1957, revient sur l'effroyable expérience qu'il a vécue au côté des privés d'emploi en 1933.

Alfred Liron, qui déteste son prénom et insiste pour qu'on l'appelle Liron, est un clochard. Il ne touche même pas les sept francs des chômeurs, dérisoire obole accordée par l'État. Fréquentant les soupes populaires, il récupère un soir un tract balancé clandestinement par un activiste du comité des chômeurs. Liron est un érudit, il décide de s'intéresser à ce mouvement, y voyant un moyen de s'extraire de ce lumpenprolétariat où il végète. Il s'implique alors, sans renier pour autant son amour farouche de la liberté. Ce qui n'est pas sans créer des conflits avec les autres militants, cornaqués par un Parti communiste

français en cours de stalinisation et qui étend ses tentacules dans l'ensemble des structures syndicales et révolutionnaires françaises, chassant sans pitié les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires pour leur substituer des marionnettes dociles aux ordres de commissions secrètes. À ce titre, Liron est témoin de l'entrisme et de la violence des communistes contre les tendances devenues minoritaires, notamment au sein du Comité interprofessionnel du XIVe arrondissement de Paris. Néanmoins, il ne lâche rien et fait figure d'élément perturbateur, toléré par un PC en quête d'authenticité pour séduire les chômeurs.

Tout le roman est traversé par les hésitations de Liron, entre le confort qui lui est offert par sa position de militant, qui le tire de la rue, du froid et de la faim, lui procure un logis, l'amour et la sécurité, et son irréfrenable attrait pour la franchise, la démocratie directe, et l'homme dans son individualité. Redoutant l'effet des masses et leur manipulation aisée, Liron est en fait un anarchiste tellement réticent aux cloisons qu'il ne souhaite pas se qualifier comme tel, même si ces derniers, malmenés par les communistes au sein des organisations, ont nettement sa préférence. Rétif au centralisme, porté sur l'action directe, Liron coordonne une première manifestation agitée, se fait des amis, fréquente la belle-sœur de son camarade, croise quelques figures historiques (habilement camouflés), dont l'angevin Bouët, du syndicat des instituteurs. Il trouvera le point culminant de son engagement lors du saccage du consulat polonais afin de protester contre le décès d'un ressortissant laissé à mourir du typhus dans une cabane indigne par la Pologne, parce que communiste. Liron et ses compagnons, en profiteront pour détruire les fiches du gouvernement sur les émigrés pour leur permettre de rentrer au pays s'ils le désirent. Écopant d'un an de prison, il ressortira bien décidé à préserver sa liberté des appareils de parti...

Roman noir, portrait détaillé et réaliste d'un milieu et surtout d'un militant dans lequel il y a énormément de vécu (Joyeux fut lui-même délégué du Comité interprofessionnel du XIVe), *Le consulat polonais* est un petit bijou d'écriture, un instantané saisissant, humain et authentique d'un anarchiste jeté dans les tourments de la crise économique et sociale mondiale, du péril fasciste et où, en face, il n'y a plus, ou presque, que l'emprise caporalisatrice stalinienne.

Julien Caldironi

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

A queen in New York, de **Marine Béliard. Rivages/Noir**. New York. Le groupe punk rock A queen in New York connaît un immense succès depuis les seventies et le mérite en revient principalement au charisme et au magnétisme de la chanteuse Elva qui attire immédiatement les regards. Mais en octobre 1989, incitée par son ami le plus cher, elle replonge dans l'héroïne et meurt d'une overdose. Pour Joe, l'ancien flic devenu détective privé, et ses amis, cette mort est



insensée et il va s'employer à découvrir l'identité du dealer. Seul problème, Joe a un énorme trou de mémoire concernant la soirée tragique et une photo le montre sortant de l'immeuble d'Elva à l'heure présumée du drame.

L'intrigue criminelle s'efface ici au profit du récit de l'épopée de ces quatre amis issus des classes populaires de la campagne rurale américaine qui se retrouvent à New York dans les années soixante-dix et découvrent le rock, la libération sexuelle et la contre-culture underground. Ils croisent ainsi les groupes punk de l'époque, fréquentent les mythiques salles de concert, écoutent les bars branchés et croisent Andy Warhol, Lou Reed, Bowie, Basquiat, etc.

Tous les nostalgiques des seventies apprécieront de retrouver l'ambiance incroyable de cette époque aujourd'hui totalement révolue et de s'offrir une sympathique visite de New York et de ses quartiers légendaires. (304 pages – 21 €)

Providence Canyon, de **Corinne Cotereau. Albin Michel**. La quiétude d'un petit village perdu dans le désert californien est perturbée par l'irruption de Carter, un entrepreneur qui entend remettre en service une vieille voie ferrée qui sillonne à travers les canyons via cinquante-sept ponts et vingt-et-un tunnels, avec en point d'orgue, un magnifique pont à tréteaux qui enjambe Providence Canyon. Si ce projet enchante la majorité des habitants, J.B., un quadragénaire français, reste circonspect. J.B., c'est un homme rongé par le chagrin, un solitaire, un taiseux qui regarde d'un œil méfiant ce représentant de

l'industrie du tourisme triomphant. Mais le projet est en marche et rien ne semble pouvoir le ralentir, pas même la découverte d'un cadavre que Carter se garde bien de déclarer aux autorités. Et quand un anonyme remet à J.B. le journal de bord d'une autre française qui raconte son expérience de travail dans un complexe touristique voisin, J.B. comprend que cette jeune femme est morte et que ce décès est lié à cette voie de chemin de fer en réhabilitation. Bien décidé à ne pas lâcher l'affaire, il se confronte à Carter.

On reste sous le charme de la narration fluide et empathique de la romancière Corinne Cotereau. Au fil des pages, elle révèle l'histoire de chacun des protagonistes, tous égarés de la vie, incapables de suivre le chemin balisé d'une existence conventionnelle, mais tous terriblement attachants. Un premier roman parfaitement maîtrisé ! (270 pages – 19.90 €)

Jean-Paul Guéry

ROCK HARDI N° 65 - ETE 2024

Dans le Rock Hardi Nouveau on croise plein de bons groupes punk rock des années 80. Un flashback justifié pour ce prozine clermontois qui a récemment fêté ses 40 ans d'existence.

Au sommaire de ce numéro de 68 pages + CD

Dossier : The Barracudas : interview 2024 (Robin Wills, Jeremy Gluck, Chris Wilson, Nick Turner, Robert Coyne...) + interview 1983 inédite.

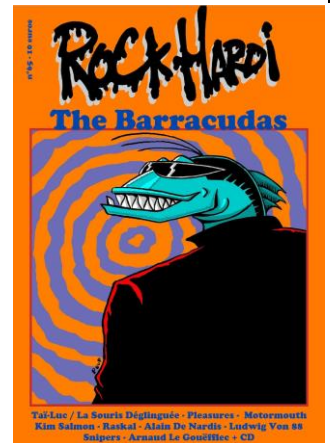
Hommages : Tai-Luc/La Souris Déglinguée : « Je m'appelle Luc-Taï » par Max Well. **Raskal** : interview Léozédi (éditeur de « Raskal Fan-Club »).

BD Les Sheriff. Interviews Pleasures, Motormouth, Arnaud Le Gouëfflec, Alain De Nardis, Kim Salmon, Ludwig Von 88. Redécouverte Snipers. Rubriques disques, livres, romans noirs, BD, zines.

Inclus CD compilation 11 titres (dont 3 inédits) :

The Barracudas, Pleasures, Alain De Nardis, Motormouth, LoneSome DoG Arkestra, Arnaud Le Gouëfflec.

Couverture couleur par Poup.. Edition limitée. Le n° + le C : 10 €. Paiement par chèque à l'ordre de **Rock Hardi**. **3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand** France Commandes et abonnements sur www.rockhardi.com.



ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Femmes en colère, de Didier Daeninckx, Marc Villard, Marcus Malte et Dominique Sylvain (Éditions In8, collection Polaroid, 2013).

Dirigée par Marc Villard depuis 2010, la collection Polaroid se consacre exclusivement aux récits brefs. Note d'intention : « Du texte court, noir et intense : novellas ou recueils de nouvelles ». Un parti pris à la fois rigoureux et courageux (on sait combien la plupart des éditeurs dédaignent la forme courte), dont *Femmes en colère* pourrait constituer le manifeste idéal. Au programme : trois auteurs et une autrice, pour quatre nouvelles « coup de poing » publiées sous forme de plaquettes indépendantes et insérées dans un coffret dépliant. De la belle ouvrage, et le moins qu'on puisse dire est que le contenu est à la hauteur du contenant.

Dans *Kebab Palace*, de **Marc Villard**, Lulu tente de trouver sa place dans la société. Pas évident, quand on vit dans un mobile home avec une mère qui boit du matin au soir. Pourtant, Cécile n'est pas une mère indigne : elle aime sincèrement sa fille, qui le lui rend bien. Mais toutes deux tombent sur un cadavre abandonné près d'une baraque non loin de chez elles. Un tueur rôde dans la cité. Et il y a cette exposition de photos au Kebab Palace, un bar du coin. Sur l'une d'elles, la jeune femme d'origine asiatique dont Cécile et Lulu ont découvert le corps. Elles décident de rechercher le photographe. Une noble cause, aux conséquences dramatiques.

Avec *La sueur d'une vie*, **Didier Daeninckx** se livre à une charge féroce contre les pratiques ignobles de certaines banques. Depuis l'avènement de l'ultra-capitalisme, les placements véreux ont brisé des milliers de vies. Comme celles de ces femmes plus très jeunes, qui entreprennent de s'unir pour relever la tête. Leur baroud d'honneur, *sans haine, sans violence et sans arme*, mais avec une dignité qui serre le cœur, aura lieu dans le bureau du directeur de l'agence régionale. Il leur permettra de remonter à la source de la guerre d'Espagne. Car les bourreaux d'hier pourraient bien être liés à ceux d'aujourd'hui.

Par le biais de ses *Disparitions*, **Dominique Sylvain** explore quant à elle d'autres sujets – et d'autres territoires. Elsa et Cédric voulaient un enfant. Ils ont fait appel à une mère porteuse prénommée Issara. Une initiative lourde de conséquences pour leur couple, qui vole en éclats quand Cédric part à Bangkok pour refaire sa vie avec la mère biologique de la petite Laure. Rongée par le manque de cet enfant qu'elle n'a pas



connu et considère néanmoins comme sien, Elsa prend son courage à deux mains et se résout à un voyage en Thaïlande. Sans se douter qu'elle n'est pas au bout de ses peines – ni de ses pertes...

Tamara, suite et fin, de **Marcus Malte**, est peut-être le plus dur des quatre récits rassemblés dans ce coffret. Comme sa scène inaugurale le démontre, il s'agit en tout cas du plus explicite. Mais cette terrible séquence n'a rien de gratuit, bien au contraire. Car elle sert à présenter le personnage de Tamara. Tamara, née en Guyane juste après la fin de la seconde guerre mondiale, élève des cochons dans un petit village de la métropole. Tamara est donc une femme. Noire. Seule. Et elle exerce un métier d'homme. Autant de provocations aux yeux de Bruno et Bertrand Fouques. Mais Tamara est dure au mal. Elle encaisse en serrant les dents. Jusqu'au jour où...

Femmes en colère rassemble ainsi quatre textes très rudes et percutants, dotés chacun de caractéristiques bien personnelles. Nul cliché dans ces polaroids en noir et sang, et pas la moindre redite : eu égard à la diversité des nouvelles, on pourrait même imaginer une collection entière dédiée à leur thème principal. Aux quatre coins du monde s'élèvent des voix de femmes. Comme dans ce carré d'as, de l'Alsace à la Guyane en passant par l'Espagne et la Thaïlande. Alors écoutons-les – et lisons-les. Car les raisons de leur colère sont innombrables.

Artikel Unbekannt

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Le dernier thé de maître Sohô, de Cyril Gely. Ed. Arléa. Japon, 1875. Héritière d'une célèbre brasserie de Saké, la jeune Ibuki, vingt et un ans, rêve de devenir samouraï, alors que le pays en pleine modernisation n'a plus de place pour ces guerriers ancestraux. Déguisée en garçon, elle part à la rencontre de maître Sohô, un samouraï renommé qui vit retiré dans un petit village. D'abord réservé puis convaincu par la ferveur d'Ibuki, Soho, lui enseigne la technique du sabre et la sagesse du samouraï. Mais surtout il lui apprend l'art du thé. Tel un œnologue partageant son amour du vin et de son contexte, maître Sohô initie sa disciple aux vertus philosophiques de cette plante magique qui invite au voyage intérieur. Entre ces deux extrêmes naît une tendre complicité que rien ne semble troubler. Cyril Gely nous livre un savoureux, tendre, émouvant et poétique récit (90 pages – 18 €)

La panne, de Friedrich Dürrenmatt. Gallmeister (Totem ; 276). Contraint par une panne mécanique de passer la nuit dans un petit village, Alfredo Traps, commercial, accepte l'offre de logement d'un sympathique juge à la retraite. Son hôte le prévient qu'au diner seront présents trois de ses amis, comme lui retraités de la magistrature, et qu'il jouera le rôle du coupable confronté à un procureur, un avocat, un juge et éventuellement un bourreau. Amusé et de plus en plus ivre, le brave Alfredo joue tellement bien le jeu que l'évocation de son passé dévoile un épisode peu glorieux que les convives accusateurs transforment en meurtre avec préméditation. Le style très élégant de l'auteur s'accorde à merveille avec cette courte histoire originale et très surprenante. (100 pages – 6.90 €)



La femme minérale, de Nathalie Bénézet. Ed. Maurice Nadeau. Chaque jour, les différents moyens d'information nous livrent le lot habituel de drames et de tragédies vécues par les petites gens du peuple confrontés aux pires difficultés de la vie

courante. C'est un de ces faits divers qui interpelle la narratrice de ce récit qui vient de rentrer en France après un long séjour à l'étranger où elle enseignait le Français. La condamnation d'un couple pour malnutrition à l'encontre de leurs deux enfants avait conduit la justice à retirer les petites victimes du cercle familial. Profondément touchée par cette situation, la narratrice prend contact avec les malheureux parents et par cette simple démarche leur redonne une dignité, une force pour faire appel du jugement. Elle qui reste marquée par un drame passé devra affronter ses propres démons pour renouer avec son père. De sa belle écriture sensible et enrichie d'images fortes, Nathalie Bénézet nous offre un très touchant récit avec une narratrice qui saura dépasser ses angoisses et ses peurs pour essayer de comprendre la détresse d'un « peuple souterrain, amoché par l'écrasement, le rejet, l'humiliation. Des gens qui n'ont ni les mots ni les manières. Les foudres humaines les ont brûlés jusqu'à l'os ». (112 pages – 17 €)

Les aventures de Jack Aubrey, de Patrick O'Brian. Omnibus Volume 1. Les amateurs de grandes épopées maritimes vont se régaler avec les vingt aventures de Jack Aubrey rééditées en cinq volumes dans la collection Omnibus. Imaginé en 1970 par le romancier anglais Patrick O'Brian, Jack Aubrey est un vaillant capitaine de la Royal Navy qui commence sa brillante carrière en 1800 alors que l'Angleterre s'oppose à l'hégémonie de la marine française de Napoléon 1^{er}. Il s'est adjoint les services de Stephen Maturin, chirurgien et espion irlandais. Ce qui est remarquable dans cette saga, outre les références historiques et les multiples rebondissements orchestrés avec maestria, c'est l'incroyable réalité de la vie en mer que l'auteur magnifie avec force détails et anecdotes. (1.300 pages 33 €)

Les rancœurs et la terre, de Kimi Cunningham Grant. 10/18. A peine revenu dans sa petite ville natale de Pennsylvanie (USA), Transom, la trentaine arrogante, avait racheté la ferme déficitaire de Chase, son ami d'enfance, avant de la livrer aux marchands d'arbres et aux foreurs de la compagnie gazière. Puis Transom disparaît subitement et le shérif Red est persuadé de son décès criminel. Si Chase fait figure de suspect principal, Red n'oublie pas la possible vengeance d'une ancienne victime de Transom dans une affaire qu'il avait lâchement étouffée. Et puis il y a Laney, la douce fiancée de Chase et ancienne amante de Transom. Un oppressant huis-clos criminel au cœur de la campagne américaine corrompue par les secrets et les rancœurs des protagonistes. (308 pages – 8.90 €)

Jean-Paul Guéry

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Free Queens, de *Marin Ledun. Gallimard (Série Noire), 2023.*

Paris – juin 2019. Séréna Monnier pigiste au Monde, rencontre Jasmine Dooyum, prostituée nigériane, qui lui dit : « Je vais bientôt fêter mes 15 ans, et je veux vivre ! Bouleversée, Séréna décide de partir pour le Nigeria dans le but de comprendre comment et pourquoi une gamine à peine sortie de l'adolescence peut se retrouver sur les trottoirs de la capitale.

Février 2020 – A Kaduna au nord du Nigeria, toute la population ou presque s'active autour d'un produit : la First, bière locale bas de gamme, produite par MB Nigeria qui fait tourner une grande usine à plein régime, à contre-courant d'une économie en perte de vitesse. L'obsession des dirigeants : augmenter toujours plus les profits. La méthode : une armée de filles jeunes et jolies qui fourguent le plus possible de First aux clients dans les bars et clubs privés. Les filles boivent et souvent repartent avec les clients. Pour superviser ce système, MB Nigeria a embauché deux flics, Ira Gowon et Vitalis Udo, deux malabars aux méthodes expéditives. Quand des filles deviennent trop bavardes, on les élimine. C'est pourquoi Oni Goye, agent du contrôle routier, découvre deux cadavres nus de filles au bord d'une route. Il est ému, indigné, puis curieux. Qui a fait cela ? Il enquête discrètement et découvre l'identité d'une victime. Pour la seconde, ce sera plus difficile. La police officielle n'a réalisé aucune recherche. On élimine et on oublie.

De son côté, à Lagos, Séréna est accueillie par des militantes de l'association Free Queens qui œuvre pour la défense des femmes nigérianes, spécialement contre la violence des époux et contre la prostitution des mineures. L'objectif de la journaliste : obtenir des informations sur ceux qui organisent l'enlèvement des filles dans le but de les livrer à la prostitution. Séréna rencontre le frère de Jasmine, un garçon qui vitupère : « Elle n'a pas payé sa dette, elle nous a trahi, je préférerais qu'elle soit morte ». Mauvais départ. Le principe de cette machine à cash de la chair fraîche peut se résumer à : « No food for lazy woman ». Les réseaux du nord sont bien organisés. Allons dans le nord dit Séréna. Nous avons des contacts. Pari risqué. Séréna embauche un garde du corps expérimenté. A Abuja elle apprend qu'un journaliste qui enquêtait comme elle a été retrouvé mort voici deux mois. Elle poursuit jusqu'à Kaduna où des bénévoles la mettent en contact avec la fondation MB Health & Nigeria. Elle comprend que le brasseur a intérêt à contrôler la santé des filles qu'il emploie. Elle entre en

terrain dangereux car les deux flics payés pour assurer la paix des affaires l'ont repéré. Intimidations, menaces, rien n'y fait. Séréna s'obstine jusqu'à risquer sa vie.

« Le sexe, le fric et une First ». On n'a rien inventé de mieux pour

concilier un imam, un prêtre, un sorcier et un militaire nigériens, tous la main dans la culotte et le nez vissé dans le soutien-gorge d'une belle hôtesse ». La bière ensorcelle les cœurs les plus endurcis et suscite les pulsions les plus basses. Tout dans ce formidable polar pourrait se résumer ainsi. Marin Ledun s'est inspiré de faits réels : un reportage d'Olivier Van Beemen : « Heineken en Afrique ». (2019).

Ce roman, très ancré dans le réel décrit un Nigeria « enfant magnifique et insatiable, né du viol colonial et de l'union forcée entre des peuples incapables de s'entendre ». Lagos, ville tentaculaire, offre un contraste saisissant entre les bidonvilles et les quartiers riches. Kaduna, ville déchue est au cœur de tous les trafics.

L'auteur décrit bien l'étonnement d'une journaliste blanche découvrant les horreurs d'une prostitution organisée alors que les militantes de Free Queens essaient de rendre justice et dignité aux femmes nigérianes. Un polar captivant, essentiel pour comprendre la violence du monde.

Gérard Bourgerie



LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 - 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°229 – Juillet /Août 2024

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58